

Les DINKs, ces couples sans enfant aux goûts de luxe

Par Noé Spies

Entre choix économique et émancipation personnelle, ce style de vie pourrait influencer la démographie. Le phénomène est encore difficilement chiffrable par les analystes.

Les DINKs, pour *Double Income No Kids*, sont ces couples à deux revenus, sans enfant, incarnés par la jeune génération. Ils prônent un rejet de la parentalité, dépensent différemment, mais font aussi craindre une aggravation du problème démographique en Europe. Avec un impact potentiel sur la santé économique de chaque pays.

Leur essor suscite un débat musclé outre-Atlantique. Elon Musk, en tête, n'a cessé d'avertir qu'un taux de natalité plus faible pourrait avoir des conséquences économiques majeures. Selon le magazine *Fortune*, les DINKs pourraient engendrer une diminution du PIB des Etats-Unis de l'ordre de 4%. Une... fortune. En France aussi, Emmanuel Macron a défendu bec et ongles son plan de «réarmement démographique». Au Japon, le débat fait également rage. Le pays du Soleil-Levant voit

sa pyramide démographique chamboulée, avec moins de naissances et des personnes âgées qui vivent plus longtemps.

Qui sont ces couples, et comment vivent-ils? Une récente enquête américaine menée par la société d'analyse Harris Poll détaille leurs habitudes de consommation. Majoritairement représentés dans la génération Z et les *millennials*, ils dépensent notamment beaucoup en vacances ou en plats à emporter. Et sont plutôt aisés financièrement: plus de 60% ont un revenu familial supérieur à 100.000 dollars par an.

Vacances x2 et nourriture x4

«Les DINKs remodelisent les tendances de consommation grâce à leur flexibilité financière et à leurs dépenses discrétionnaires élevées, allouant près du double du budget classique aux vacances. Ils dépensent également jusqu'à quatre fois plus en repas chaque mois par rapport aux autres Américains», lit-on dans l'étude d'Harris Poll. Et pour cause, les DINKs développeraient un intérêt marqué pour les expériences de luxe dans les domaines de la restauration, des voyages ou des produits de développement personnel.

Si les habitudes de consommation des DINKs américains sont transposables en Europe, qu'en est-il de leur impact sur l'économie globale? En Belgique, les études manquent pour le déterminer précisément. La Banque nationale (BNB) ne dispose pas d'estimations sur le sujet. Même son de cloche chez Statbel, qui manque de données suffisamment étayées, voire même du pourcentage de DINKs dans la population belge. Les potentiels futurs calculs s'annoncent complexes. Comment, en effet, distinguer les ménages qui n'ont pas d'enfant, de ceux qui en ont, mais hors du foyer? Et dans ce second cas, le coût qu'ils représentent encore ou non pour leurs parents (études, logement, aide diverse...) est incertain.

Il en va de même pour les *Living Together Apart* (LTA), ces personnes non mariées, en couple, mais qui ne vivent pas sous le même toit. «Typiquement, faire un enfant ne rentre pas dans leur style de vie. Et il est compliqué d'identifier ces couples par les données du registre national, puisqu'ils ...

Le seul argument économique ne peut expliquer ce phénomène dans son entièreté.



... ne vivent pas sous le même toit», commente Alice Rees, chercheuse en démographie à l'UCLouvain.

Depuis les années 1970, la diversification du type d'union est croissante. Mais leur statut économique n'est pas toujours clairement défini. Selon l'Institut wallon de l'évaluation, de la prospective et de la statistique (Iweps), si aucune étude spécifique sur les DINKS n'a encore été menée, les statistiques disponibles montrent que les ménages de deux adultes sans enfant sont généralement plus aisés que les autres. «Les couples de moins de 65 ans sans enfant sont les moins touchés par la pauvreté monétaire, indique l'Iweps. A l'inverse, en Wallonie, le type de ménage le plus concerné est constitué des familles monoparentales.» Toujours selon l'institut, les célibataires et les couples avec plus de deux enfants sont souvent exposés à la pauvreté monétaire.

Génération au traumatisme économique

«L'essor des DINKS n'est pas un rejet de la parentalité, plutôt la réponse d'une génération au traumatisme économique, transformant la sécurité financière en luxe ultime», analyse Libby Rodney, chef de stratégie chez Harris Poll.

Les DINKS connaissent leurs déclinaisons. Les «Dinky» représentent les indécis, (*Dual Income, No Kids Yet*, des couples sans enfant mais qui l'envisagent). Et le phénomène s'étend aux célibataires avec les «Sink» (*Single Income, No Kids* - revenu simple, pas d'enfant) et les «Sinky» (*Single Income, No Kids Yet* - revenu simple, pas encore d'enfant).

«En Belgique, on observe une claire augmentation des personnes sans enfant, qu'elles soient en couple ou non, relève Alice Rees. De plus en plus de personnes refusent ou postposent leur projet de parentalité. Entre 20% et 25% de la population belge atteint l'âge de 45 ans sans avoir d'enfant. Cette proportion a tendance à augmenter, surtout chez les hommes», chiffre-t-elle.

«Les individus qui refusent de faire des enfants le font généralement pour des raisons d'épanouissement personnel. Dans certains cas, l'argument écologique est aussi évoqué», avance Pauline Hervois, chargée de recherche en démographie au Muséum national d'histoire naturelle à Paris.

Mais l'argument financier, s'il n'est pas toujours évoqué, semble faire partie

34%

des femmes françaises en âge de procréer expriment le désir de ne pas avoir d'enfant.

60%

des DINKS ont un revenu familial supérieur à 100.000 dollars par an.

des motivations majeures. «Les DINKS ne veulent pas être bloqués financièrement avec un enfant. Ils cherchent plus de flexibilité, un développement de carrière, et parfois de meilleures perspectives salariales», liste Alice Rees. D'ailleurs, ajoute-t-elle, «les parents commencent souvent à voyager davantage lorsque les enfants quittent le nid familial».

D'après Pauline Hervois, spécialiste de l'histoire des statistiques de population, «il est clair que chez les jeunes générations, la volonté de ne pas avoir d'enfant est exprimée de plus en plus publiquement. En revanche, l'augmentation des couples sans enfant souffre encore d'un manque statistique, pointe-t-elle. D'autant plus que ce discours peut évoluer au cours de la vie de l'individu. L'ampleur du phénomène doit être tempéré.»

L'enfant, une contrainte

Selon un sondage de l'Ifop (2022), 34% des femmes françaises en âge de procréer expriment le désir de ne pas avoir d'enfant. «Mais il sera intéressant de vérifier si cette

volonté se vérifie dans quelques années», ajoute Pauline Hervois. Car la situation est parfois paradoxale, «dans le sens où les personnes qui expriment leur volonté de ne pas avoir d'enfant ne sont pas toujours en couple. Lorsqu'on est célibataire, le cheminement est différent.»

Quoi qu'il en soit, le discours de la jeune génération est marqué par une tendance assez claire, où «l'enfant est devenu une contrainte, remarque la démographe. On constate un clivage net avec les générations plus anciennes, qui considéraient l'enfant comme un épanouissement.»

Dans la réalité, cette tendance se vérifie aussi, notamment avec l'émergence de concepts *adults only* (dans certains hôtels, restaurants ou événements, notamment). Mais selon Pauline Hervois, le seul argument économique ne peut expliquer ce phénomène dans son entièreté. «En revanche, l'épanouissement professionnel peut jouer. Chez les femmes, le fait d'avoir des enfants peut ralentir ou bloquer une carrière.» Alice Rees complète: «La nouvelle génération réfute le fait que la femme soit nécessairement destinée à procréer.»

D'un point de vue économique, le financement des retraites et de la sécurité sociale est directement lié au coût du vieillissement de la population. D'ici 20 à 30 ans, le socle des travailleurs sera moins solide par rapport au nombre de retraités. «Mais l'immigration peut jouer un rôle compensatoire, et les retraites peuvent être financées par d'autres moyens», estime Pauline Hervois. Selon l'experte, «le discours nataliste est souvent porté par des valeurs de droite conservatrice. Il convient donc de faire attention au décalage entre les discours et les pratiques. Pour l'instant, nous n'avons pas encore assez de recul pour déterminer le pourcentage de la jeune génération qui restera vraiment sans enfant.»

En Belgique, les DINKS ne font pas pour autant figure d'exception. En Finlande, par exemple, la proportion de personnes sans enfant est encore plus importante, alors que les politiques familiales y sont meilleures (avec deux ans de congé parental, par exemple). «Le problème de natalité en Europe est un peu trop amplifié, souligne Alice Rees. On a tendance à trop se focaliser sur la natalité, le «seuil de renouvellement» (NDLR: établi à 2,1 enfants par femme), mais pas assez sur le problème des politiques familiales, comme la pénurie de crèches, qui peuvent rebuter à faire des enfants.» ●